

Le candidat traitera l'un des trois sujets suivants :

SUJET I : RÉSUMÉ DU TEXTE ARGUMENTATIF

Le livre dans l'impasse ?

Il est possible que la littérature telle que nous la connaissons, les livres tels que nous les pratiquons ne soient plus là pour très longtemps. On nous l'annonce, on nous le fait entrevoir à mille signes. Je ne suis ni prophète ni futurologue et ne hasarderai pas un pronostic ; mais c'est un fait que de notre vivant, si je puis dire, les choses ont déjà beaucoup changé autour de nous, nous ne voyons plus, nous n'entendons plus tout à fait de la même façon qu'il y a trente ans, nous ne lisons plus de la même façon qu'autrefois.

L'information instantanée et le bombardement continu des images auxquels nous sommes soumis ont modifié quelque peu notre perception du monde. Au XV^{ème} siècle, l'ordinateur vivant qu'est le cerveau humain recevait des programmes relativement simples, couvrant un espace mental et un espace géographique limités. Ces deux espaces se sont considérablement élargis, le premier recouvre toute l'étendue des connaissances, le second l'étendue de l'univers. On nous montre ce qui se passe à l'intérieur des molécules et on nous montre ce qui se passe à la surface de la lune lorsqu'on y marche. Nous savons comment va la politique au village et nous savons (moins bien) comment va la politique entre Moscou, Pékin et Washington. Par les moyens de vulgarisation que constituent les médias, nous avons même de petites lumières sur les sciences. Nous ne comprenons pas bien ce que sont la relativité, les quantas⁽¹⁾, l'antimatière⁽²⁾, mais radio et télévision font tenir, par des spécialistes, des propos où ces mystères sont évoqués, sinon élucidés. Notre prise sur la connaissance ne s'opère plus exclusivement par la lecture, mais de plus en plus par l'image.

Ainsi, comme l'affirme MAC LUHAN, sommes-nous en train d'émigrer : nous quittons la civilisation de l'écriture, la galaxie Gutenberg*, pour entrer dans une autre civilisation ; cette fin du XX^{ème} siècle est le temps où s'opère la migration, le passage. C'est pourquoi la littérature, en particulier, ne sait plus très bien où elle en est, ni comment elle doit s'exercer, dans un monde où ses anciens pouvoirs lui sont peu à peu ravés ; c'est pourquoi aussi la tentation est grande pour elle, puisqu'elle se voit débordée par l'image, de se replier sur elle-même, avec quelque dépit⁽³⁾, et de s'interroger – et d'interroger l'instrument qui la fonde et la conditionne, le langage. Les auteurs continuent d'écrire (et ils sont même, semble-t-il, de plus en plus nombreux) ; mais il n'est pas commode d'être assis à sa table de travail, le derrière entre deux galaxies. Ce n'est pas là une position décente pour un honnête homme.

Certains romanciers, par exemple, se demandent pourquoi le roman continuerait d'exister lorsque le cinéma fournit d'une façon plus efficace la plupart des émotions, des plaisirs que l'on demandait autrefois au roman. Pourquoi décrire une maison, un appartement, un personnage, quand l'écran nous les montre ? Pourquoi raconter des événements ? Le film les raconte selon une économie

plus rigoureuse et plus saisissante, un rythme plus précis et plus enlevé. Pourquoi s'efforcer de plonger dans les consciences lorsqu'un regard, un geste, une intonation, que l'on voit, que l'on entend, nous en disent plus long en trois secondes qu'une plongée verbale de vingt pages ? De même la poésie : ce n'est plus exclusivement dans les livres que les jeunes d'aujourd'hui la recherchent, c'est aussi dans les films des grands metteurs en scène. Quand ils veulent des explications sur le mécanisme politique, c'est encore au cinéma qu'ils les demandent.

Certes, l'audience de quelques grands auteurs est vaste : Balzac, Tolstoï, Dickens ont des lecteurs dans tous les pays et dans les classes sociales où l'on a appris à lire ; et Shakespeare peut être joué n'importe où. Mais un livre aujourd'hui, même si la diffusion dépasse les frontières nationales, ne s'adresse guère qu'à une certaine classe de lecteurs, non à plusieurs, non à toutes. La littérature écrite ne pourra plus concurrencer, sur le terrain en tout cas, les formes de fictions ou de poésie qui sont véhiculées par l'image.

Jean-Louis CURTIS, *Question à la littérature*, 1973.

**Titre de l'ouvrage du sociologue MAC LUHAN qui symbolise la diffusion de masse de l'écrit facilité par l'imprimerie.*

⁽¹⁾ *quanta : quantité déterminée, proportion dans une répartition.*

⁽²⁾ *antimatière : forme de la matière constituée d'antiparticules.*

⁽³⁾ *dépit : amertume due à une déception, à une blessure.*

I- QUESTIONS (4 points)

1. Reformulez la thèse de l'auteur.

2. Expliquez en contexte les expressions :

- « le bombardement continu des images ».

- « une plongée verbale de vingt pages ».

II- RÉSUMÉ (8 points)

Ce texte compte 770 mots. Résumez-le au ¼ de son volume initial. Une marge de plus ou moins 10% est tolérée.

III- PRODUCTION ÉCRITE (8 points)

Réfutez la pensée de l'auteur selon laquelle le roman ne devrait pas continuer d'exister parce que le cinéma fournit d'une façon plus efficace la plupart des émotions.

SUJET II : COMMENTAIRE COMPOSÉ

Briques

Reconstruire les murs de la république
Et reteindre le Drapeau national
Avec une âme pacifique.
Recoudre le tissu social
Avec l'aiguille du temps
Et le laisser sécher au soleil levant.

Repeindre l'homme
Refaire son toit de chaume.
Jeter dans la poubelle de l'oubli
Les fruits pourris,
Qui tombent de nos branches humaines
Avant les saisons prochaines.

Refonder les cœurs,
En extraire la peur.
Essuyer les gouttes de larmes,
De salives, qui salissent le bitume,
Qui rendent les routes glissantes,
La paix impuissante.

Revernir les meubles
Pour le repos du peuple.
Balayer la cour du village,
Ramasser les brindilles de colère,
Couper les racines des herbes sauvages,
Qui envahissent l'amour,
Qui éteignent le jour,
MA SEULE PRIÈRE !

Roger POUSSI WHEAUY, *Cher Mon Pays, Ne Pleure Pas*, Edilis, 2007, pp. 73-74.

Vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous étudierez les procédés par lesquels le poète invite ses concitoyens à la reconstruction de la nation en dépit des obstacles personnels qui pourraient l'entraver.

SUJET III : DISSERTATION LITTÉRAIRE

« Un livre a toujours été pour moi un ami, un conseiller, un consolateur éloquent et calme dont je ne voulais pas épuiser vite les ressources. »

En vous inspirant de votre expérience de lecteur, expliquez dans une argumentation organisée, cette opinion de George SAND.

Le candidat traitera l'un des trois sujets suivants :

SUJET I : RÉSUMÉ DU TEXTE ARGUMENTATIF

Une pratique immorale

La corruption, définie comme « abus de pouvoir public à des fins personnelles », a toujours existé. Mais au cours des dernières décennies, elle s'est étendue géographiquement et s'est amplifiée en intensité. Depuis le milieu des années 70, elle a atteint la quasi-totalité des pays du monde.

On pouvait espérer que la libéralisation politique et économique qui marque les années 90 depuis la fin de la guerre froide, réduirait ce phénomène. Grâce à la transparence accrue issue du pluralisme politique et la liberté de la presse, le processus de démocratisation devrait normalement mobiliser des forces contre la corruption. Mais les jeunes démocraties restent fragiles et ont apparemment du mal à s'attaquer aux intérêts établis. Pour sa part, la libéralisation économique, en réduisant les interventions étatiques et, partant, les occasions de corruption, devrait, elle aussi l'atténuer. Or, dans le court terme, nous observons plutôt le contraire : des structures d'État affaiblies, l'absence d'une législation adéquate, l'insuffisante capacité de l'appareil judiciaire à s'attaquer à la corruption, la recherche du gain facile, que d'aucuns confondent avec l'économie de marché, concourent toutes à aggraver le phénomène, du moins dans une phase de transition. Cette évolution ne peut laisser indifférents ceux qui s'occupent et se préoccupent du développement.

Certes, on peut aborder la corruption et ses effets sous divers angles. On peut le faire par le biais éthique. Mais alors qu'est-ce qui nous autorise à prêcher la morale au Sud et à l'Est, alors que la corruption sévit aussi au Nord et que, s'agissant de corruption dans les relations économiques internationales, il y a, presque par définition, un corrupteur au Nord et un corrompu au Sud et à l'Est ? La seule réponse, moralement contestable et économiquement correcte, serait que le Nord riche peut se permettre de gaspiller une partie des ressources alors que, dans les Pays en Voie de Développement, les rares ressources doivent être utilisées de façon optimale. D'autres mettent en exergue les distorsions que la corruption provoque dans le jeu loyal des conditions de concurrence, en défavorisant les entreprises performantes, mais honnêtes.

En effet, une longue expérience professionnelle m'amène à conclure que la corruption est un des obstacles majeurs au développement, que ses effets sur le développement sont désastreux. Pour ma part, je l'aborderai quant à ses effets sur le développement. Certains opposeraient à cette affirmation l'argument « culturel » qui veut faire croire que, dans certaines cultures, la corruption serait usuelle et normalement acceptée. Or, nulle part au monde, l'enrichissement par la corruption n'est licite ou moralement admis. Je citerai à ce sujet Olusegun Obasanjo, l'ancien président du Nigeria : « Dans la conception africaine de l'estime et de l'hospitalité, un don est un symbole, un signe. Sa valeur est dans l'esprit de donner, non dans sa valeur matérielle. Le don est fait ouvertement,

jamais dans le secret, pour que tous le voient. Lorsqu'un don est excessif, il suscite de l'embarras et même est rendu au donneur. La corruption a perverti les aspects positifs de cette tradition ».

Ensuite, il y a les cyniques, et parmi eux des professeurs réputés, qui prétendent que la corruption graisse la machine du développement et la fait fonctionner. Encore convient-il, à cet égard, tout aspect éthique à nouveau mis à part, de distinguer entre le petit bakchich qui peut accélérer certaines procédures administratives (« acceleration fees* ») et la grande corruption qui, elle, pervertit le processus de développement. Sans sous-estimer pour autant l'effet destructeur, même de la petite corruption, sur la société.

D'autres encore sont résignés. Pour eux, la corruption est intrinsèquement liée au sous-développement : aussi longtemps que des revenus normaux ne permettent pas de vivre décemment, toutes les portes seraient ouvertes. C'est donc par le développement qu'il faudrait s'attaquer à la corruption. Cela rappelle le débat sur l'explosion démographique : c'est par le développement disaient certains, qu'on résoudra le problème de la croissance de la population. Mais d'ici là, la planète sera inexorablement surpeuplée. Ce même argument me paraît valoir pour la corruption : nous ne pouvons pas attendre que le développement l'ait éliminée. (En tout état de cause, le développement n'est pas non plus un remède miracle : s'il y a les exemples de Singapour et de Hong-Kong avec des taux de corruption extrêmement bas, il y a aussi l'Italie où la corruption s'est généralisée en pleine période de développement). Il faut donc agir, sur la grande corruption.

Dieter FRISCH, LE COURRIER n° 158, Juillet-Août 1996.

757 mots.

* *acceleration fees* : frais de rendement.

I- QUESTIONS (4 points)

1. Reformulez la thèse de l'auteur.
2. Relevez dans le texte deux (02) conséquences de la corruption.
3. Expliquez en contexte : « ses effets sur le développement sont désastreux. »

II- RÉSUMÉ (8 points)

Ce texte compte 757 mots. Résumez-le au ¼ de son volume avec une marge de tolérance de plus ou moins 10%.

III- PRODUCTION ÉCRITE (8 points)

Étayer cette affirmation de l'auteur :

« La corruption est un des obstacles majeurs au développement. »

SUJET II : COMMENTAIRE COMPOSÉ

Le narrateur, introspectivement, revisitait les péripéties de sa vie. Infirmier dévoué dans une petite agglomération de campagne, il venait d'être élu à une écrasante majorité à la Présidence de la République.

Le pouvoir m'était apparu comme quelque chose de très sérieux et de très lourd malgré ma carrure d'athlète bien taillé, mes cent deux kilogrammes de chair, d'os, de sang et d'eau est mes cent

quatre-vingt-dix-sept centimètres de longueur. Dimensions respectables qui me donnaient l'allure d'un haltérophile, mais tellement insignifiantes pour la charge du pouvoir qui a surtout besoin d'un cœur pour aimer et d'une tête pour porter l'amphore¹ sacrée des espoirs du peuple. Comment porter, seul, les espoirs de trente millions d'habitants nourris en principe aux sources de la sagesse ancestrale et dont les yeux me diraient constamment :

« Cher enfant de notre chère patrie, nous t'avons confié tous nos espoirs : c'est l'amphore collée sur la tête qui est si lourde. Souviens-toi, cher fils de notre chère patrie, que l'amphore est lourde, très lourde, et qu'elle est vide et que tu as la charge de la combler pour en anéantir le poids contraignant. »

Déjà je sentais le poids du vase sacré sur ma tête, et celui de l'obsession qui serait désormais mon lot quotidien : ne jamais briser le vase. *Tas yaakar*² : la grande malédiction. Jamais. Plutôt mourir que de faire figure de traître. [...] J'avais toujours considéré la honte comme le désastre suprême. Une sale bête poisseuse. Sa simple vision m'avait effrayé et avait déclenché en moi un réflexe d'autodéfense – « Non, ce spectre immonde ne me couvrira jamais ». Un sursaut de détermination avait secoué tous mes nerfs et m'avait, du coup, libéré des entraves du doute. Pas de dérobaie. Le sort en est jeté. Je marcherai droit devant mon peuple. Je ne briserai jamais l'amphore sacrée confiée par trente millions d'hommes et de femmes. Ma charge est lourde, mais elle est sublime. Je ne trahirai jamais mon peuple. [...]

Je devais y réussir parce que j'aimais profondément mon pays et cet amour avait été jusqu'alors ma seule lanterne et la force mystérieuse et dynamique qui m'avait poussé des salles de garde de l'hôpital jusqu'aux portes du château présidentiel. Un long chemin de souffrances endurées, d'humiliations bues et de haines refoulées pour arriver au seul but rêvé : installer le peuple dans la dignité et le bien-être moral et spirituel.

Aminata SOW FALL, *L'Ex-Père de la nation*, Paris, l'Harmattan, 1987, pp. 12-13

1- *amphore* : vase à deux anses symétriques servant à conserver des aliments.

2- *Tas yaakar* : briser l'espoir.

Vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous étudierez comment le narrateur conçoit le pouvoir et présente sa vision du dirigeant idéal.

SUJET III : DISSERTATION LITTÉRAIRE

Lors de la réception du prix Nobel de littérature en 1957, Albert CAMUS affirme dans son discours : « Le rôle de l'écrivain (...) ne le sépare pas de devoirs difficiles. Il est au service de ceux qui subissent l'histoire. »

Dans un développement argumenté et illustré d'exemples tirés d'œuvres littéraires étudiées ou lues, expliquez et discutez cette opinion d'Albert CAMUS.

PREMIER SUJET : RÉSUMÉ DU TEXTE ARGUMENTATIF

Cinquantennaires...d'indépendances ?

Quand un Africain introduit à l'histoire de l'humanité s'interroge sur les cinquante années d'indépendance des pays africains de l'aire francophone, il ne peut que se réjouir que 1960 ait constitué une étape importante dans la marche vers un humanisme universel toujours à construire. Cet intellectuel africain ne peut oublier que 1960 a mis un terme définitif à l'omnipotence du mépris racial et culturel qui fonde l'esclavage et la colonisation.

Le système esclavagiste prolongé dans un régime colonial devait cesser. Il était dégradant et méprisant. L'indépendance proclamée y a mis un terme peut-être relatif. Mais, elle y a mis un terme que l'histoire précisera. C'est à mon avis la seule vraie signification positive de nos indépendances. D'autres aspects sont moins convaincants. Je ne dis pas que l'on n'ait enregistré aucun progrès. Hier, pas d'universités, peu d'ingénieurs, peu d'infrastructures. Tout cela a bien changé.

Mais ce qui n'a pas changé et qui paraît grave, c'est la prise en charge par les Africains d'un système économique qui les maintient dans la dépendance.

Ce qui n'a pas changé, c'est le style de commandement, de gestion des affaires publiques, c'est le mimétisme permanent du mode de vie de l'ancien maître.

Cinquante ans d'indépendance n'ont donc pas fait varier d'un pouce le pacte colonial dans son esprit, ses structures et ses vicieuses conséquences de matières premières fournies à bas prix par l'Afrique qui reçoit en retour, à coût très élevé, des produits de toutes sortes, nécessaires ou non à son développement.

Commémorer un demi-siècle des indépendances africaines doit être l'occasion d'un regard lucide sur des visions étriquées, rapides, superficielles d'un avenir dicté par la peur qu'éprouve une métropole de mettre en péril ses intérêts économiques et financiers et son influence considérable dans la conduite des affaires du monde.

Alors, il faut en déduire la nécessité d'inventer le courage de proposer une autre coopération avec tous les États du monde en commençant par donner vie et crédit à des espaces économiques et culturels porteurs de réelles chances de développement solidaire.

Il faut inventer le courage de profiter de coopérations stratégiques pour produire plus avantageusement des biens et échanger dans un marché prioritairement africain dont les besoins, pour des millions de consommateurs, restent une vraie possibilité d'expansion économique.

Les réjouissances du cinquantenaire seront toujours bienvenues et nul ne s'en privera. Mais, au-delà, il est voulu un horizon de relèvement audacieux, de dignité retrouvée, de vie quotidienne moins aléatoire. Il est nécessaire à cette occasion de susciter une réflexion de première qualité rassemblant intellectuels avisés, opérateurs économiques, acteurs de développement et leaders politiques reconnus et respectés. Cette réflexion devra montrer les progrès, les déficits majeurs des cinquante années de souveraineté limitée qui viennent de s'achever. Elle devra surtout relancer l'espoir en une coopération internationale autrement vécue et autrement gérée parce que privilégiant les grands ensembles africains mis à mal par les indépendances « octroyées » à une mosaïque de minuscules entités satellites. Elle devra offrir des pistes de sortie d'impasses constituées par une division internationale du travail dans un marché mondial où l'Afrique compte pour très peu alors que son marché intérieur reste la première chance de production de biens et d'échanges rémunérateurs pour chacun des États du continent.

Nous n'étions pas seuls il y a cinquante ans à connaître une situation d'économie de traite ou une agriculture primaire. Aujourd'hui, des pays d'Asie que l'on pouvait comparer aux nôtres ont accompli un parcours qui nous fait rêver. Quel a été leur secret ?

Si nous acceptons un examen honnête de ce phénomène, nous concluons qu'il n'y a pas de développement sans vision claire d'un progrès voulu, sans appropriation des techniques, sans

formation accélérée des ressources humaines, sans discipline, sans travail assidu, acharné, organisé.

Le mal colonial n'est plus à démontrer et il fallait s'en affranchir.

L'improvisation, le désordre et le refus d'inventer sa propre voie constituent aujourd'hui les éléments qui doivent nous saisir, nous amener à nous révolter contre nous-mêmes et nous conduire à décider de maîtriser autrement les cinquante années à venir.

N'ayons pas peur des mots. L'indépendance signifie le rejet d'un statut, le bouleversement d'un ordre établi. Elle est une révolution.

L'Afrique devra s'y résoudre !

Albert TEVOEDJRE, in *Afrique-Asie*, mai 2010, p. 60-61.

Nombre de mots : 694.

I- QUESTIONS (4 points)

1. Quelle est la thèse défendue par l'auteur ?

2. Expliquez en contexte : « ... 1960 a mis un terme définitif à l'omnipotence du mépris racial et culturel qui fonde l'esclavage et la colonisation. »

II- RÉSUMÉ (8 points)

Ce texte compte 694 mots. Résumez-le au 1/4 de son volume. Une marge de plus ou moins 10% est tolérée.

III- PRODUCTION ÉCRITE (8 points)

« Ce qui n'a pas changé, c'est le mimétisme permanent du mode de vie de l'ancien maître. »

Dans un développement argumenté illustré d'exemples, étayez ces propos d'Albert TEVOEDJRE.

DEUXIÈME SUJET : COMMENTAIRE COMPOSÉ

- 1 Mon existence n'aura pas de parfum
si je n'aide mes sœurs et frères
à rendre notre peuple heureux,
Ma vie n'aura pas de sens
- 5 si, avec eux, je ne le transforme.
Belle est l'abeille qui n'oublie pas
d'apporter à la ruche sa part de nectar.
Ai-je encore le temps
de laisser des sillons derrière moi ?
- 10 Celui qui n'a pas tissé sa bande
pour le pagne de la vie,
et qui n'a pas filé du coton

Pour la toile universelle,
n'a pas vraiment vécu.

- 15 Aucune nuit ne peut s'éterniser ;
la lumière viendra sûrement ;
le jour éclora toujours.
Du fumier, émergent des rosiers ;
le nénuphar sort de la boue.
- 20 Les herbes vertes de la savane
naissent des feuilles pourries
qui fertilisent la terre.

Zégoua Gbessi NOKAN, *Cri*, édition CEDA, p. 110.

Vous ferez de ce texte un commentaire composé.

Vous montrerez comment le poète à travers son humanisme exprime sa foi en des lendemains meilleurs pour son peuple.

TROISIÈME SUJET : DISSERTATION LITTÉRAIRE

« La littérature négro-africaine est une littérature de remise en cause et de remise en place. »

Dans un développement argumenté et illustré d'exemples précis tirés d'œuvres littéraires lues ou étudiées, expliquez et discutez ces propos d'Emmanuel DONGALA.

Pays : Côte d'Ivoire

Année : 2017

Épreuve : Français

Examen : Bac, Séries A-B-C-D-E-H

Durée : 4 h

Coefficient : 3 / 2

Le candidat traitera l'un des trois sujets suivants.

SUJET 1 : RÉSUMÉ DE TEXTE ARGUMENTATIF

La non-violence

Soulignons tout d'abord que la résistance non-violente n'est pas destinée aux peureux ; c'est une véritable résistance ! Quiconque y aurait recours par lâcheté ou par manque d'armes véritables, ne serait pas un vrai non-violent. C'est pourquoi, Gandhi a si souvent répété que, si l'on n'avait le choix qu'entre la lâcheté et la violence, mieux valait choisir la violence. La voie de la résistance non-violente est d'ailleurs le choix des forts, car elle ne consiste pas à rester dans un immobilisme passif. L'expression « résistance passive » peut faire croire à tort à une attitude de « laisser-faire » qui revient à subir le mal en silence. Rien n'est plus contraire à la réalité. En effet, si le non-violent est passif, en ce sens qu'il n'agresse pas physiquement l'adversaire, il reste sans cesse actif de cœur et d'esprit et cherche à le convaincre de son erreur. C'est effectivement une tactique où l'on demeure passif sur le plan physique, mais vigoureusement actif sur le plan spirituel. Ce n'est pas une non-résistance passive au mal, mais bien une résistance active et non-violente.

En second lieu, la non-violence ne cherche pas à vaincre ni à humilier l'adversaire, mais à conquérir sa compréhension et son amitié. Le résistant non-violent est souvent forcé à s'exprimer par le refus de coopérer ou les boycotts, mais il sait que ce ne sont pas là des objectifs en soi. Ce sont simplement des moyens pour susciter chez l'adversaire un sentiment de honte. Il veut engendrer une communauté de frères, alors que la violence n'engendre que haine et amertume.

Troisièmement, c'est une méthode qui s'attaque aux forces du mal et non aux personnes qui se trouvent être les instruments du mal. Car c'est le mal lui-même que le non-violent cherche à vaincre, et non les hommes qui en sont atteints. Quand il combat l'injustice raciale, le non-violent est assez lucide pour voir que le problème ne vient pas des races elles-mêmes. Comme j'aime à le répéter aux habitants de Montgomery : « le drame de notre ville ne vient pas des tensions entre Noirs et Blancs. Il a ses racines dans ce qui oppose la justice à l'injustice, les forces de lumière aux forces des ténèbres. Et si notre combat se termine par une victoire, ce ne sera pas seulement la victoire de cinquante mille Noirs, mais celle de la justice et des forces de lumière. Nous avons entrepris de vaincre l'injustice et non les Blancs qui la perpétuent peut-être. »

Quatrième point ; la résistance non-violente implique la volonté de savoir accepter la souffrance sans esprit de représailles, de savoir recevoir les coups sans les rendre.

Gandhi disait aux siens « Peut-être faudra-t-il que soient versés des fleuves de sang, avant que nous ayions conquis notre liberté, mais que ce soit notre sang. Le non violent doit être prêt à subir la violence, si nécessaire, mais ne doit jamais la faire subir aux autres. Il ne cherchera pas à éviter la prison et, s'il le faut, il y entrera « comme un fiancé dans la chambre nuptiale ».

Ici, certains demanderont : « Pourquoi encourager les hommes à souffrir ? Pourquoi faire du vieux précepte de « tendre l'autre joue » une politique générale ? ». Pour répondre à ces questions, il faut comprendre que la souffrance imméritée a valeur de rédemption. Le non-violent sait que la souffrance est un puissant facteur de transformation et d'amélioration : « les choses indispensables à un peuple ne sont pas assurées par la seule raison, mais il faut qu'il les achète au prix de sa souffrance », disait Gandhi.

Cinquièmement, la non-violence refuse non seulement la violence extérieure, physique, mais aussi la violence intérieure. Le « résistant-non-violent » est un homme qui s'interdit non seulement de frapper son adversaire, mais même de le haïr. Au centre de la doctrine de la non-violence, il y a le principe d'amour. Le non-violent affirme que, dans la lutte pour la dignité humaine, l'opprimé n'est pas obligatoirement amené à succomber à la tentation de la colère ou de la haine.

Répondre à la haine par la haine ce serait augmenter la somme de mal qui existe déjà sur terre. Quelque part dans l'histoire du monde, il faut que quelqu'un ait assez de bon sens et de courage moral pour briser le cercle infernal de la haine. La seule façon d'y parvenir est de fonder notre existence sur l'amour.

Martin Luther-KING, *Combats pour la liberté*, Payot, 1975.

I- QUESTIONS (04 points)

1. Quelle est la thèse de l'auteur ?
2. Expliquez en contexte « résistance passive ».
3. Déterminez la visée argumentative de l'auteur.

II- RÉSUMÉ (08 points)

Ce texte compte 733 mots. Résumez-le au 1/4 de son volume avec une marge de tolérance de plus ou moins 10 %.

III- PRODUCTION ÉCRITE (08 points)

Étalez cette affirmation de Martin Luther-KING : « la violence n'engendre que haine et amertume ».

SUJET 2 : COMMENTAIRE COMPOSÉ

Le narrateur avait pris l'habitude de sortir les soirs après le dîner, par passion pour la nuit. Ce soir-là, il s'était attardé dans sa promenade nocturne et il se retrouva dans une ville déserte plongée dans une nuit impénétrable.

Je hurlai : « Au secours ! au secours ! au secours ! »

Mon appel désespéré resta sans réponse. Quelle heure était-il donc ? Je tirai ma montre, mais je n'avais point d'allumettes. J'écoutai le tic-tac léger de la petite mécanique avec une joie inconnue et bizarre. Elle semblait vivre. J'étais moins seul.

Quel mystère ! Je me remis en marche comme un aveugle, en tâtant les murs de ma canne, et je levais à tout moment les yeux vers le ciel, espérant que le jour allait enfin paraître ; mais l'espace était noir, tout noir, plus profondément noir que la ville.

Quelle heure pouvait-il être ? Je marchais, me semblait-il, depuis un temps infini, car mes jambes fléchissaient sous moi, ma poitrine haletait, et je souffrais de la faim horriblement.

Je me décidai à sonner à la première porte cochère. Je tirai le bouton de cuivre, et le timbre tinta dans la maison sonore ; il tinta étrangement comme si ce bruit vibrant eût été seul dans cette maison.

J'attendis, on ne répondit pas, on n'ouvrit point la porte. Je sonnai de nouveau ; j'attendis encore, - rien !

J'eus peur ! Je courus à la demeure suivante, et vingt fois de suite je fis résonner la sonnerie dans le couloir obscur où devait dormir le concierge. Mais il ne s'éveilla pas, - et j'allai plus loin, tirant de toutes mes forces les anneaux ou les boutons, heurtant de mes pieds, de ma canne et de mes mains les portes obstinément closes.

Et tout à coup, je m'aperçus que j'arrivais aux Halles¹. Les Halles étaient désertes, sans un bruit, sans un mouvement, sans une voiture, sans un homme, sans une botte de légumes ou de fleurs. – Elles étaient vides, immobiles, abandonnées, mortes !

Une épouvante me saisit, - horrible. Que se passait-il ? Oh ! mon Dieu ! que se passait-il ?

Je repartis. Mais l'heure ? l'heure ? qui me dirait l'heure ? Aucune horloge ne sonnait dans les clochers ou dans les monuments. Je pensai : « Je vais ouvrir le verre de ma montre et tâter l'aiguille avec mes doigts. » Je tirai ma montre...elle ne battait plus...elle était arrêtée. Plus rien, plus rien, plus un frisson dans la ville, pas une lueur, pas un frôlement de son dans l'air. Rien ! plus rien ! plus même le roulement lointain du fiacre, - plus rien !

Guy de MAUPASSANT, *Clair de lune*, « Nuit Cauchemar »,
Éditions Ollendorf, 1888.

NB : Clair de lune est un recueil de nouvelles dont la dernière est intitulée

« Nuit Cauchemar ».

1- Halles : ensemble des bâtiments et des installations servant de marché.

Vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous montrerez d'une part, comment le narrateur présente l'atmosphère qui prévaut et d'autre part l'état d'âme du personnage.

SUJET 3 : DISSERTATION LITTÉRAIRE

Au début de l'ouvrage critique Les Grands traits de la poésie négro-africaine, Jean-Pierre MAKOUTA-MBOUKOU affirme : « Toute littérature est inséparable de l'histoire ».

Expliquez et discutez cette opinion dans un développement argumenté et illustré d'exemples tirés d'œuvres littéraires lues ou étudiées.

**BACCALAURÉAT
SESSION 2018**

**SÉRIE A – Coefficient : 3
SÉRIES B C D E H – Coefficient : 2
Durée : 4 h**

FRANÇAIS

SÉRIES : A-B-C-D-E-H

*Cette épreuve comporte trois (03) pages numérotées 1/3, 2/3 et 3/3.
Le candidat traitera l'un des trois sujets suivants :*

Premier sujet : *Résumé de texte argumentatif*

Les inégalités sociales

La situation de pénurie engendre, en règle générale, l'inégalité : une minorité privilégiée vit dans l'abondance, tandis que la masse supporte des privations graves. Souvent, plus la pauvreté générale est grande, plus s'étale la richesse des oligarchies. Dans les pays de famine endémique, l'embonpoint est un signe de puissance. Quand le peuple va en guenilles, les privilégiés s'habillent de brocart et d'or ; quand on loge dans des taudis misérables ou couche à la belle étoile, ils font construire des palais fastueux. La richesse et le luxe d'un petit nombre, au milieu d'une foule misérable : cette situation est explosive, par nature. L'inégalité développe des antagonismes très profonds. À la haine des masses contre les privilégiés répond la peur des privilégiés. La politique est faite de la violence des masses, en situation de révolte endémique, et de la violence des privilégiés qui se protègent contre elles. D'ailleurs, la pénurie fait que seule l'exploitation des masses par les privilégiés permet de développer la civilisation. Dans les sociétés de pénurie, si l'égalité régnait, tous les hommes seraient obligés de peiner tout le jour pour arriver juste à survivre. À ce stade de la science, la pensée, la culture, l'art, ne sont possibles que si certains hommes disposent des loisirs indispensables, en imposant aux autres une peine accrue.

Le progrès technique ne supprime pas les inégalités, mais il les rend moins sensibles. Dans les sociétés modernes, la diversité des fonctions et leur importance entraînent l'inégalité des revenus et des conditions du travail. Encore faudrait-il s'entendre à cet égard. On peut présenter deux images opposées de l'évolution des sociétés industrielles. D'un côté, on peut montrer qu'elles tendent à une stratification sociale complexe, à une diversification des situations ; de l'autre, on peut décrire un processus inverse. Beaucoup d'Américains disent que les États-Unis sont une société sans classe, la ressemblance des genres de vie y est frappante, en effet. Le développement économique tend à réduire l'écart des niveaux d'existence, à resserrer l'éventail des revenus. Entre Rockefeller¹ et le manœuvre américain, la distance est moins grande qu'entre le baron médiéval et son serf. Les sociétés industrielles paraissent évoluer vers la disparition de la très grande richesse et de la très grande misère. Elles marchent vers l'égalisation relative des conditions de vie.

D'autre part, les sources de l'inégalité y sont différentes. Dans les sociétés sous-développées, la jouissance de privilèges dépend essentiellement de la naissance ; dans les sociétés surdéveloppées, elle dépend de plus en plus des capacités. D'un point de vue philosophique, la différence n'est pas très grande : naître intelligent ou naître aristocrate, c'est toujours bénéficier d'un avantage inné. Les imbéciles aussi portent le poids d'un hasard originel. Le même raisonnement vaut pour la force ou la faiblesse physique, la santé ou la maladie, la beauté ou la laideur, le talent ou la médiocrité. Pratiquement, l'inégalité de naissance tient à la situation sociale, laquelle répartit les hommes en classes antagonistes. Or l'inégalité subjective engendre des oppositions et des conflits plus que l'inégalité objective. L'opinion publique admet en général que les plus habiles, les mieux doués, les plus intelligents réussissent mieux que les autres ; elle comprend en même temps la nécessité de cette règle pour assurer le progrès collectif.

Surtout, l'élévation générale du niveau de vie, l'accroissement du bien-être matériel et du confort, le développement des loisirs et de leur agrément : tous ces faits qui caractérisent l'abondance économique due au progrès technique, réduisent l'importance accordée aux inégalités et les antagonismes qui en résultent. Quand un peuple couvert de haillons, affamé, parqué dans des taudis, est éclaboussé par les carrosses des riches aux portes des palais, l'injustice est durement ressentie et l'envie est grande ; la violence seule, ou la résignation engendrée par la misère et l'ignorance peuvent maintenir cette situation. Quand la 2 CV² de l'ouvrier est dépassée par la Cadillac ou la Jaguar³ de l'industriel, l'envie existe, certes, mais de façon plus superficielle, plus secondaire. Les tensions diminuent, un certain « consensus » s'établit, la lutte politique devient moins violente.

Maurice DUVERGER, *Introduction à la politique*, Éditions Gallimard, 1968.

1- Rockefeller : citoyen américain, né en 1937, fait partie des hommes les plus riches du monde.

2- 2 CV : puissance de véhicule équivalant à 2 chevaux.

3- Cadillac, Jaguar : marques de véhicules de luxe.

I- QUESTIONS (4 points)

- 1) Identifiez le thème du texte. (1 point)
- 2) Expliquez en contexte : « sociétés de pénurie. » ligne 12 (1 point)
- 3) Formulez la thèse de l'auteur. (2 points)

II- RÉSUMÉ (8 points)

Ce texte compte 668 mots. Résumez-le au 1/4 de son volume initial. Une marge de plus ou moins 10% est tolérée.

III- PRODUCTION ÉCRITE (8 points)

Réfutez l'affirmation de Maurice DUVERGER selon laquelle : « Dans les sociétés sous-développées, la jouissance de privilèges dépend essentiellement de la naissance. »

Deuxième sujet : *Commentaire composé*

Le narrateur, démuné foncièrement face à la maladie de son père, décide de solliciter l'aide de son oncle qui est fortuné. Il se rend alors chez ce dernier qui vit dans la Cité des Milliardaires.

La Cité des Milliardaires est remarquable par la somptuosité de ses villas et par le charme, combien coloré des jardins de fleurs qui ornent ses larges rues. C'est normal ! Ce quartier est, en majorité, habité par des diplomates, des ministres, des hauts cadres de l'administration et d'autres nouveaux riches qui pullulent Guekpidou. Je remarque que l'écart entre les riches de la Cité des Milliardaires et les pauvres des bidonvilles est tout simplement stupéfiant. Mais une chose qui me frappe aussi, c'est la particularité de la structure des résidences : de vraies forteresses. Les habitants de ce quartier se barricadent derrière de hautes murailles hérissées de tessons de bouteilles ou de fils barbelés. Il y a devant chaque résidence, des agents de sécurité privés armés et, certainement à l'intérieur, des systèmes d'alarme et de surveillance vidéo informatisés. Même pour les haies, ils choisissent parmi les arbustes à fleurs, des variétés épineuses pour leur côté défensif.

Ces riches s'enferment ainsi, transformant leurs demeures en de grands espaces où se cristallisent toutes les peurs. La peur du voisin, la peur de l'autre et même de leur propre ombre. Ils mènent cette existence carcérale pour se mettre à l'abri des pauvres qu'ils soupçonnent de les jalouser pour leurs biens. Ce qu'ils redoutent le plus, c'est la peur de n'être rien, de perdre leur acquis, de redevenir pauvres. Ils sont hantés par leur propre fortune. Ce trop-plein de richesse a même supprimé de leur vie, la vie elle-même, la réduisant à une médiocrité matérialiste.

Serge GRAH, *Passion de Soutane*, JD Éditions, Abidjan 2016, pp. 74-75.

Vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous montrerez d'une part la peinture réaliste que le narrateur fait de la Cité des Milliardaires et, d'autre part, le jugement qu'il porte sur les habitants de cette cité.

Troisième sujet : *Dissertation littéraire*

Jean-Paul SARTRE dans *Qu'est-ce que la littérature ?* (1948, Situation II) tenait ce propos : « Ainsi, de quelque façon que vous y soyez venu, quelles que soient les opinions que vous ayez professées, la littérature vous jette dans la bataille ; écrire est une certaine façon de vouloir la liberté ; si vous avez commencé, de gré ou de force, vous êtes engagé. »

Expliquez et discutez cette opinion de Jean-Paul SARTRE dans un développement argumenté et illustré d'exemples tirés d'œuvres littéraires lues ou étudiées.

BACCALAURÉAT
SESSION 2019

SÉRIE A – Coefficient : 3
SÉRIES B C D E H – Coefficient : 2
Durée : 4h

FRANÇAIS

SÉRIES : A-B-C-D-E-H

Cette épreuve comporte trois (03) pages numérotées 1/3, 2/3 et 3/3.

Le candidat traitera l'un des trois sujets suivants :

Premier sujet : Résumé de texte argumentatif

Rêver la paix

Quoi donc ? La paix nous fuira-t-elle toujours ? Et la clameur des hommes, toujours forcenés et toujours déçus, continuera-t-elle à monter vers les étoiles d'or, des capitales modernes incendiées par les obus, comme de l'antique palais de Priam incendié par les torches ? Non ! Non ! Et malgré ces conseils de prudence que nous donnent ces grandioses déceptions, j'ose dire, avec des millions d'hommes, que maintenant la grande paix humaine est possible, et si nous le voulons, elle est proche. Des forces neuves y travaillent : la démocratie, la science méthodique, l'universel prolétariat solidaire. La guerre devient plus difficile, parce qu'avec les gouvernements libres des démocraties modernes, elle devient à la fois le péril de tous par le service universel, le crime de tous par le suffrage universel. La guerre devient plus difficile parce que la science enveloppe tous les peuples dans un réseau multiplié, dans un tissu plus serré tous les jours de relations, d'échanges, de conventions ; et si le premier effet des découvertes qui abolissent les distances est parfois d'aggraver les froissements, elles créent à la longue une solidarité, une familiarité humaine qui font de la guerre un attentat monstrueux et une sorte de suicide collectif.

Enfin, le commun idéal qui exalte et unit les prolétaires de tous les pays les rend plus réfractaires tous les jours à l'ivresse guerrière, aux haines et aux rivalités de nations et de races. Oui, comme l'histoire a donné le dernier mot à la république si souvent bafouée et piétinée, elle donnera le dernier mot à la paix, si souvent raillée par les hommes et les choses, si souvent piétinée par la fureur des événements et des passions. Je ne vous dis pas : c'est une certitude toute faite. Il n'y a pas de certitude toute faite en histoire. Je sais combien sont nombreux encore aux jointures des nations les points malades d'où peut naître soudain une passagère inflammation générale. Mais je sais aussi qu'il y a vers la paix des tendances si fortes, si profondes, si essentielles, qu'il dépend de vous, par une volonté consciente, délibérée, infatigable, de systématiser ces tendances et de réaliser enfin le paradoxe de la grande paix humaine, comme vos pères ont réalisé le paradoxe de la grande liberté républicaine. Œuvre difficile, mais non plus œuvre impossible. Apaisement des préjugés et des haines, alliances et fédérations toujours plus vastes, conventions internationales d'ordre économique et social, arbitrage international et désarmement simultané, union des hommes dans le travail et dans la lumière : ce sera, jeunes gens, le plus haut effort et la plus haute gloire de la génération qui se lève.

Non, je ne vous propose pas un rêve décevant ; je ne vous propose pas non plus un rêve affaiblissant. Que nul de vous ne croie que dans la période encore difficile et incertaine qui précèdera l'accord définitif des nations, nous voulons remettre au hasard de nos espérances la moindre parcelle de la sécurité, de la dignité, de la fierté de la France. Contre toute menace et toute humiliation, il faudrait la défendre ; elle est deux fois sacrée pour nous, parce qu'elle est la France, et parce qu'elle est humaine.

Même l'accord des nations dans la paix définitive n'effacera pas les patries, qui garderont leur profonde originalité historique, leur fonction propre dans l'œuvre commune de l'humanité réconciliée. Et si nous ne voulons pas attendre, pour fermer le livre de la guerre, que la force ait redressé toute les iniquités commises par la force, si nous ne concevons pas les réparations comme des revanches, nous savons bien que l'Europe, pénétrée enfin de la vertu de la démocratie et de l'esprit de paix, saura trouver les formules de conciliation qui libèreront tous les vaincus des servitudes et des douleurs qui s'attachent à la conquête. Mais d'abord, mais avant tout, il faut rompre le cercle de fatalité, le cercle de fer, le cercle de haine où les revendications mêmes justes provoquent des représailles qui se flattent de l'être, où la guerre tourne après la guerre en un mouvement sans issue et sans fin, où le droit et la violence, sous la même livrée sanglante, ne se discernent presque plus l'un de l'autre, et où l'humanité déchirée pleure de la victoire de la justice presque autant que de sa défaite.

Jean JAURÈS, *l'Esprit du socialisme, six études et discours*,
Éditions Gonthier, Paris, 1964.

Priam : Roi mythique de Troie au moment de la guerre de Troie.

I- Questions : (4 points)

- 1) Quelle est la thèse de l'auteur ? (2 points)
- 2) Relevez, dans le texte, deux propositions pour vaincre les obstacles à la paix. (2 points)

II- Résumé : (8 points)

Ce texte compte 714 mots. Résumez-le au 1/4 de son volume avec une marge de tolérance de plus ou moins 10%.

III- Production écrite : (8 points)

Étayer cette affirmation de Jean JAURÈS : « La guerre devient plus difficile parce que la science enveloppe tous les peuples dans un réseau multiplié, dans un tissu plus serré tous les jours de relations, d'échanges, de conventions ».

Deuxième sujet : Commentaire composé

Le narrateur, après avoir voué un amour obsessionnel à son ami, est surpris d'apprendre par Splivie, que ce dernier, musicien de son état, a été tué injustement.

Lorsque je rencontrai Splivie ce matin-là, il avait les cheveux ébouriffés. Les yeux rouges et son regard hagard se posait indifféremment sur les êtres et les choses ; il était comme un homme qui n'avait pas dormi de toute la nuit et qui, le matin, avait oublié de faire sa toilette. Je savais qu'il buvait parfois depuis qu'il avait abandonné la drogue [...]. Non vraiment, Splivie n'avait pas bu. Il marchait tête baissée, comme un automate, et paraissait fragile, perdu dans cette foule new-yorkaise à la recherche de son fric quotidien. S'était-il remis à la drogue ?

J'allai au-devant de lui, essayant tant bien que mal de me frayer un passage. Je crus qu'il m'avait vu lorsque je parvins enfin à l'arrêter, mais en fait son regard se posa sur moi, comme ça, puis glissa, alla se promener ailleurs. J'insistai, le saisis par les deux épaules, le secouai, cherchai ses yeux. Mais non, il ne me reconnaissait pas et... il avait des larmes aux yeux ! Splivie pleurait ! [...]

Je secouai Splivie plus énergiquement encore. Il réalisa certainement qu'il se passait quelque chose puisque la lueur de ses yeux changea un peu, et ses lèvres, que je n'avais pas remarquées jusque-là, cessèrent de s'agiter. Il voulut détacher son regard de moi, mais je le secouai encore et enfin, une lueur de surprise apparut : il m'avait reconnu. Les larmes redoublèrent et il balbutia sans vraiment s'en rendre compte :

- J.C. est mort.

Je tombe, je sombre, je m'enfoncé, je me noie, de l'air par pitié, j'étouffe, j'émerge, je surnage, je sens des bras qui me tiennent, mon cœur fait un bruit d'enfer...

Emmanuel BOUNDZÉKI DONGALA, *Jazz et vin de palme*,
Hatier-Paris, mars 1982, p. 134-136.

Faites un commentaire composé de ce texte. Étudiez, d'une part, le portrait que le narrateur fait de Splivie et, d'autre part, la réaction des deux personnages devant la mort de leur ami.

Troisième sujet : Dissertation littéraire

Dans *Le Degré zéro de l'écriture*, Roland BARTHES affirme : « L'univers poétique est rempli de tourments qui font des poètes des gens qui n'ont jamais souri ».

Expliquez et discutez cette opinion de Roland BARTHES dans un développement argumenté et illustré d'exemples tirés d'œuvres poétiques lues ou étudiées.

BACCALAURÉAT
SESSION 2020

SÉRIE A – Coefficient : 3
SÉRIES B C D E H – Coefficient : 2
Durée : 4 h

FRANÇAIS

SÉRIES : A – B – C – D – E – H

Cette épreuve comporte trois (03) pages numérotées 1/3, 2/3 et 3/3.

Le candidat traitera l'un des trois sujets suivants :

Premier sujet : *Résumé de texte argumentatif*

Faut-il limiter le nombre d'enfants en Afrique ?

Richesse ou pauvreté ? Un dicton en témoigne : « La table du pauvre est vide mais son lit est fécond ». Et les chiffres des spécialistes sur la croissance démographique le démontrent : « La population de l'Afrique a considérablement augmenté au cours des 25 dernières années. Elle est aujourd'hui estimée à 1,1 milliard d'habitants ».

Dois-je vous dire ce que tout le monde sait, concernant ce continent qui rêve d'émergence dans un horizon que toutes les populations attendent de leurs vœux ? Nous sommes un continent de la pauvreté. Les causes sont nombreuses. Parmi elles, retenons le facteur démographique, mieux, la forte poussée démographique liée aux nombreuses naissances. Un parent du village, à qui je faisais des reproches d'avoir de nombreux enfants alors qu'il est sans grands moyens, me répondit : « C'est Dieu qui donne ». Il en avait déjà 5, 6, sans doute plus. D'autres mêmes dans cette zone rurale en avaient bien plus et comptaient sur les autres pour s'occuper de leurs enfants. C'est l'Afrique où l'on conçoit les enfants comme une source de richesse alors qu'à la vérité, ils sont source de pauvreté aussi bien pour l'individu que pour l'État. Alors, répondre par l'affirmatif à la question : « Faut-il limiter les naissances en Afrique ? », c'est montrer la difficulté pour des États pauvres comme les nôtres à trouver des ressources nécessaires pour nourrir, éduquer, loger, scolariser, soigner comme il faut une population qui augmente sans cesse. On comprend d'ailleurs pourquoi en Chine, il y eut des mesures de régulation des naissances. Dans le reste du monde, l'on assiste également à une décélération de la croissance démographique. En revanche, il en va autrement en Afrique où l'on constate des croissances démographiques rapides. Les Nations Unies avancent même que la population africaine atteindra les quelques 2,4 milliards en 2050, soit près d'un tiers de la population mondiale.

C'est dire qu'il y a une corrélation bien nette entre une démographie galopante, non maîtrisée et la pauvreté. Même si l'on enregistre çà et là des croissances économiques sur le continent africain, force est de constater aussi qu'il y règne encore des difficultés économiques. Comment réussir à s'occuper convenablement des milliers de jeunes de ce continent, mien, frappé par l'extrême jeunesse des populations ? Alors que le reste du monde vieillit, l'Afrique se rajeunit et cette réalité durera tant que la fécondité des femmes sera, elle aussi, élevée : presque six enfants par femme. Cette situation est liée à la précocité du mariage dans lequel la demande d'enfants devient une obsession, à la faible pratique de la contraception et aux programmes nationaux de planification familiale peu efficaces. Seule l'Afrique du Nord, disent les spécialistes, enregistre un déclin de fécondité : 4,5 et 5,5 par femme.

Dans un tel contexte, demander de limiter le nombre d'enfants en Afrique apparaît comme une exigence de l'heure, le continent n'arrivant pas à prendre en charge sa jeunesse. Je ne dis pas qu'une croissance démographique constitue systématiquement un frein au développement d'un pays. Cette jeunesse, même si elle est une charge pour la famille et la société, peut se transformer en capital précieux et en une véritable force-vive pour demain, à condition, bien sûr, qu'elle soit bien formée, qu'elle soit en bonne santé et qu'elle ait des débouchés sur le monde du travail. Or tel n'est pas le cas sur le continent. Est-ce une obligation d'engendrer beaucoup d'enfants quand on n'arrive pas à s'assumer soi-même ? Que non ! La conséquence, ce sont, entre autres, tous ces enfants abandonnés, livrés à eux-mêmes dans nos villes, tous ces bateaux de fortune qui fuient le continent à la recherche d'un hypothétique eldorado sur les terres des autres continents, loin de leurs terres qui n'ont pas pu leur offrir le minimum.

Limiter les naissances n'est pas le sésame contre la pauvreté ; mais les limiter permet aux États africains d'asseoir des programmes de développement aux dimensions de leurs possibilités et non les appauvrir avec des naissances tous azimuts.

Michel KOFFI, *Fraternité Matin*, « Regards croisés »,
N° 16109 du mardi 28 août 2018, p. 8.

Nombre de mots : 665

I. Questions (4/4)

- 1- Quelle est la visée argumentative de ce texte ? (2 points)
- 2- Expliquez en contexte l'expression "une décélération de la croissance démographique". (2 points)

II. Résumé (8/8)

Résumez ce texte de 665 mots au 1/4 de son volume. Une marge de plus ou moins 10% est tolérée.

III. Production écrite (8/8)

Dans un développement organisé et argumenté, vous étayerez cette pensée de Michel KOFFI extraite de *Fraternité Matin* : « Limiter les naissances permet aux États africains d'asseoir des programmes de développement aux dimensions de leurs possibilités ».

Deuxième sujet : Commentaire composé

Dieudonné, jeune soldat grièvement blessé, a reçu par transplantation le cœur d'une jeune fille qu'il avait agressée mortellement avec sa troupe. Mais il était toujours en proie à des douleurs atroces provoquées par ce cœur jusqu'à ce qu'il se rende, comme guidé par une force étrange, au domicile des parents de la victime, accompagné de son ami Ismaël qui assiste à la scène de la rencontre.

Ils le regardaient, ils se regardaient. Tous les trois se scrutaient, se fouillaient à la recherche d'un indice. Ne dit-on pas que les yeux sont le miroir de l'âme ? Le cœur dans la poitrine de Dieudonné s'était calmé. La colère, la fureur avaient fait place à la quiétude. Le cœur savait que son travail était

terminé, il ne tenait qu'à Dieudonné à apprendre à exprimer ces sentiments qu'il avait enfouis au plus profond de lui, sentiments qui rendent à tout être son humanité.

Les deux époux se regardèrent, ils se sourirent avec la connivence et la complicité de deux êtres qui avaient parcouru un long chemin ensemble et avaient survécu aux épreuves les plus innommables. Alors, la dame posa à nouveau sa main sur la poitrine de Dieudonné. Le cœur tressaillit, mais resta calme et contrôla le rythme de ses battements. Il savait que le moment tant attendu était arrivé. La dame avait fermé les yeux et écoutait, elle écoutait les battements du cœur. Les battements étaient des mots, elle écoutait et son visage s'illuminait. Les battements étaient des paroles, et elle les comprenait. Son visage fut transfiguré par la joie et la paix retrouvées. Et cette joie et cette paix inondèrent le corps, l'esprit, l'âme de Dieudonné. Dieudonné tendit sa main à la femme. Elle le regarda longuement, Dieudonné soutint son regard non pas avec défi mais avec une telle tendresse et une telle humilité qu'Ismaël comprit que « Nopiti »* était mort à jamais et que ce nouveau cœur avait permis à Dieudonné de renaître et de trouver le chemin qui mène à la rédemption.

La dame prit la main de Dieudonné dans la sienne, la serra très fort et la posa sur son cœur et lui dit : « *Le cœur de ma fille bat dans ta poitrine. Bourreau et victime ne font qu'un. Puisse la mort de l'une n'être pas inutile et que la vie de l'autre devienne un exemple d'amour et de paix et de pardon réciproque, car dorénavant, vous êtes condamnés à vivre ensemble et fais en sorte, mon enfant, que ce soit pour le meilleur.* »

Flore HAZOUMÉ, *Juste une question de cœur, La réconciliation par les mots*,
Les classiques ivoiriens, 2015, p. 35 à 36.

*« Nopiti » : surnom donné auparavant à Dieudonné parce qu'il était cruel et impitoyable.

Faites un commentaire composé de ce texte. Étudiez, d'une part, le rôle joué par le cœur et, d'autre part, le processus de la réconciliation des personnages.

Troisième sujet : *Dissertation littéraire*

Une phrase qui ressort de l'entretien que Catherine Argand a accordé à Taha Ben Jelloun dans la revue "Lire" de mars 1999 dit ceci : « La littérature ne change ni l'homme ni la société ».

Expliquez et discutez cette affirmation de Taha Ben Jelloun dans un développement argumenté, illustré d'exemples précis tirés d'œuvres littéraires lues ou étudiées.

**BACCALAURÉAT
SESSION 2021**

**SÉRIE A – Coefficient : 3
SÉRIES B, C, D, E et H – Coefficient : 2
Durée : 4 h**

FRANÇAIS

SÉRIES A – B – C – D – E – H

*Cette épreuve comporte trois (03) pages numérotées 1/3, 2/3 et 3/3.
Le candidat traitera l'un des trois sujets suivants :*

Premier sujet : Résumé de texte argumentatif

Sensibiliser à l'écologie

Si l'écologie est bien une révolution de nos modes de pensées, nouvelle réforme de l'entendement, alors celle-ci se décline directement sur la question des modes d'existence de chacun. Soit une éthique individuelle qui se demanderait : quels nouveaux rapports vais-je donc pouvoir établir avec mon environnement, avec les humains et les non-humains qui le composent ? Par exemple, et pour le dire assez schématiquement, quels sont les rapports que j'entretiens aux arbres ? De quoi suis-je capable – faire, penser, imaginer, vouloir, etc. –, quand je rencontre un arbre ?

Poursuivons notre exemple arboricole. À écouter les argumentaires classiques de type ADEME¹, nous passons donc d'une époque où l'arbre n'était majoritairement visible qu'en tant que moyen de chauffage et/ou matériel de construction, à une époque où il est proclamé que celui-ci doit également devenir visible en tant que puits à carbone. Autrement dit, on ne sort pas aujourd'hui plus qu'hier d'une vision productiviste qui continue d'épuiser toutes les autres perspectives possibles sur l'arbre.

Avec ces argumentaires de type « plantons des puits à carbone », ne reste donc plus qu'à produire des puits à la chaîne, pour sans doute les mêmes effets au final : une administration administrante, des fonctionnaires du bien-être social enfermés dans leurs certitudes, une curiosité individuelle au monde réduite à peu de choses.

Cependant, et voilà qui est heureux, il semble que la population et les individus qui la composent ne soient pas dupes de ce risque-là. Lucidité du connu, trop connu. D'où la crispation de certains qui s'exprime aussi, si l'on veut bien écouter, dans une condamnation des attitudes moralistes des verts, la crispation des autres exprimée dans un discours en apparence simpliste sur le retour à l'âge des cavernes. Et ainsi de suite dans le brouhaha public pour *in fine* aboutir au paradoxe suivant : l'écologie est une préoccupation grandissante, mais surtout ne pas voter pour plus d'écologie. Or l'écologiste analyse ce paradoxe en se disant, si l'écologie a du mal à passer dans les esprits, c'est avant tout pour des raisons monétaires et budgétaires, ça coûte plus cher *and so on*². Mais voilà qui est faire beaucoup de place à l'économie dans les discours, et bien peu au désir des gens. Or ce que l'écologiste ne comprend pas, ou plutôt ne sait pas faire, c'est bien de capter le désir. Historiquement, il sait comment capter l'attention dans les médias sur fond de catastrophe annoncée, mais il ne sait pas rendre ses propos suffisamment désirables. Produire du désir, non pas pour le rabattre sur un produit comme le font très bien les

publicitaires, qui eux ont bien compris que c'est le désir qui fait le produit et pas son prix, mais bien pour ouvrir les désirs individuels à d'autres mondes possibles.

Pour le professionnel de l'environnement, participer dans ses argumentaires à construire des images positives des actions de l'homme dans son environnement devrait le conduire prioritairement à fournir à son auditoire les clés nécessaires afin de passer de l'émotion à la responsabilité. Retour au singulier, ouvrir à de l'action possible, individuelle et non administrée, transmissible sans police et sans dîner mondain. Le monde va mal en apéritif, croyez-vous à Dieu en digestif, et l'écologie comme nouvelle théologie des discours dînatoires.

Pour aller dans un autre sens, il semble tout aussi indispensable d'inscrire le discours écologique dans l'ensemble plus vaste des activités humaines, en faisant appel à la poésie, la littérature, le cinéma, la musique, le théâtre, l'histoire, et plus généralement à toutes les sciences sociales. Car toutes ces perspectives sont autant de relais potentiels, les digues propres à éviter l'exclusion par des discours normés et bornés qui ne travaillent plus que leurs propres sillons. Si la pensée écologique s'est construite, démarche participative, en partie contre l'expertise d'experts autoproclamés cloisonnés dans leurs segments, alors sans doute faudrait-il éviter à minima de reproduire les mêmes structures, les mêmes barricades des discours auto-bouclés, auto-entretenus, auto-entendus.

Sensibiliser à l'écologie, voilà qui est peut-être aussi le début d'un apprendre à apprendre à devenir le producteur des images de son environnement.

Pierre-François MOREAU, *Commentaires*, 8 septembre 2008,
utime.unblog.fr-Education.

¹ ADEME : Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie.

² *And so on* (expression anglaise) : etc., ainsi de suite...

I. Questions (4 points)

- 1) Identifiez le thème du texte. (1 point)
- 2) Expliquez en contexte l'expression « relais potentiels ». (1 point)
- 3) Déterminez la visée argumentative de l'auteur. (2 points)

II. Résumé (8 points)

Ce texte compte 670 mots. Résumez-le au 1/4 de son volume avec une marge de tolérance de plus ou moins 10%.

III. Production écrite (8 points)

Étayer l'opinion de l'auteur selon laquelle il est indispensable pour l'homme d'établir de nouveaux rapports avec l'environnement.

Deuxième sujet : Commentaire composé

La Nouvelle Héloïse est l'un des plus célèbres romans épistolaires du XVIII^e siècle écrit par Jean-Jacques Rousseau. Au début du livre, Saint-Preux, le héros, s'adresse à Julie, la jeune fille qu'il aime et dont il est le précepteur.

Ah ! Si tu pouvais rester jeune et brillante comme à présent, je ne demanderais au ciel que de te savoir éternellement heureuse, te voir tous les ans de ma vie une fois, une seule fois, et passer le reste de mes jours à contempler de loin ton asile, à t'adorer parmi ces rochers. Mais, hélas ! vois la rapidité de cet astre qui jamais n'arrête ; il vole, et le temps fuit, l'occasion s'échappe : ta beauté, ta beauté même aura son terme ; elle doit décliner et périr un jour comme une fleur qui tombe sans avoir été cueillie ; et moi cependant je gémiss, je souffre, ma jeunesse s'use dans les larmes et se flétrit dans la douleur. Pense, pense Julie, que nous comptons déjà des années perdues pour le plaisir. Pense qu'elles ne reviendront jamais ; qu'il en sera de même de celles qui nous restent si nous les laissons échapper encore. Ô amante¹ aveuglée ! Tu cherches un chimérique² bonheur pour un temps où nous ne serons plus ; tu regardes un avenir éloigné, et tu ne vois pas que nous nous consumons sans cesse, et que nos âmes, épuisées d'amour et de peines, se fondent et se coulent comme l'eau. Reviens, il en est temps encore, reviens ma Julie, de cette erreur funeste. Laisse-là tes projets, et sois heureuse. Viens ô mon âme : dans les bras de ton ami réunir les deux moitiés de notre être ; viens à la face du Ciel, guide de notre fuite et témoin de nos serments, jurer de vivre et mourir l'un à l'autre. Ce n'est pas toi, je le sais, qu'il faut rassurer contre la crainte de l'indigence. Soyons heureux et pauvres, ah ! quel trésor nous avons acquis ! Mais ne faisons point cet affront à l'humanité, de croire qu'il ne reste plus sur la terre entière un asile à deux amants infortunés. J'ai des bras, je suis robuste ; le pain gagné par mon travail te paraîtra plus délicieux que les mets des festins. Un repas apprêté par l'amour peut-il jamais être insipide ? Ah ! Tendre et chère amante, dussions-nous n'être heureux qu'un seul jour, veux-tu quitter cette courte vie sans avoir goûté le bonheur ?

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ô Julie ! [...] En ce lieu-ci, la roche est escarpée, l'eau est profonde et je suis au désespoir.

Jean-Jacques ROUSSEAU, *La Nouvelle Héloïse*, 1761, I, Lettre 26.

¹ Personne qui aime et qui est aimée (vieilli).

² Qui a un caractère irréel.

Faites un commentaire composé de ce texte. Étudiez, d'une part, l'état d'âme du narrateur et, d'autre part, sa conception du bonheur.

Troisième sujet : Dissertation littéraire

Dans son livre *Dialogue avec la jeunesse*, le poète japonais Daïsaku IKEDA affirme : « Lire c'est comme partir en voyage. Vous pouvez partir vers le Nord, le Sud, l'Est ou l'Ouest et faire la connaissance de personnes et d'endroits nouveaux. »

Expliquez et discutez cette réflexion du poète Daïsaku IKEDA, dans un développement argumenté et illustré d'exemples tirés d'œuvres littéraires lues ou étudiées.